Maryse Dennes*, *Russie-Occident, Philosophie d'une différence*
Paris, Editions Mentha, 1991, 158 p. ISBN 2-7425-0004-9.**

Héritière de la soviétologie, l'étude de la Russie actuelle, saisie dans son présent et son avenir, donne lieu à une importante production éditoriale. La « question russe » fournit toujours une matière abondante aux commentateurs. Pourtant, un fait demeure : l'effondrement du régime communiste a surpris bien des observateurs professionnels, au moins par sa rapidité. Qui tire les enseignements de cette rude leçon ?

Les pays occidentaux consentent des crédits considérables à la Russie, dans l'espoir qu'elle deviendra, comme on dit, « européenne ». On nous conjure de ne pas abandonner la Russie à elle-même, c'est-à-dire... à ses démons. Alors que la Pologne, la Tchéquie, la Hongrie sont regardées comme « européennes » à part entière, la Russie attend toujours dans l'antichambre. Cette situation dure depuis trois siècles au moins. C'est que l'opinion occidentale perçoit confusément que la Russie, quoique européenne, est *autre*. Quelles que soient les similitudes relevées, il demeure, dans notre lecture de la Russie, un noyau irréductible d'opacité et

* Maryse Dennes est maître de conférences à l'université Michel-de-Montaigne Bordeaux 3.

** Suite au dépôt de bilan des éditions Mentha, on peut acquérir cet ouvrage en écrivant chez l'auteur (Résidence Saint-Jacques, E, 33170 Gradignan) ou en s'adressant à la librairie Les Editeurs Réunis, 11, rue de la Montagne Sainte-Geneviève 75005 Paris, tél. (1) 43 54 74 46. Signalons un autre compte rendu du présent ouvrage par A.P. Kozyrev in *Logos*, Moscou, 1996, n°7, pp. 193-200.

d'incompréhension. N'est-il pas urgent, dès lors, de prendre du recul, de délaisser quelque temps l'« écume des jours » pour retrouver la grande voix des Tchaadaev, des Dostoïevski, des N. Lossky, des S. Boulgakov, des Berdiaev ? N'est-il pas urgent d'écouter les philosophes ?

L'accumulation des faits n'expliquera jamais la façon que l'homme a de les connaître : la robuste admonestation que Kant adressait à Hume exprime bien l'entreprise de Maryse Dennes. On ne trouvera dans son livre aucune anecdote, ni même aucune « donnée » factuelle : rien, en tout cas, qui ne soit connu depuis longtemps. On découvrira en revanche un authentique ouvrage de philosophie, l'un de ceux qui permettent de s'éloigner de l'actualité et de pénétrer au cœur des choses. On découvrira une lecture *philosophique* de l'histoire russe.

Qu'est-ce qu'« avoir une *Histoire* » ? Ou encore, ce qui revient au même, qu'est-ce qu'*être dans l'Histoire* ? Qu'est-ce, sinon être capable de retourner sur soi son propre regard, se considérer soi-même pour apercevoir, dans le devenir d'un peuple, une permanence, une *identité* ? Au cœur de la philosophie de l'histoire, on trouve la question de l'*être* qui, de Parménide à Heidegger, traverse toute la philosophie occidentale en posant l'identité de l'Être et de la Pensée. Ce regard qu'un peuple porte sur lui-même définit un cadre particulier, qui n'est pas le cadre objectivement « historique », mais le cadre qu'on appellera ici « historial », par lequel un peuple définit sa manière d'être au monde, et donc son entrée dans l'« histoire »¹. Le cadre « historial » détermine les conditions de réalisation et presque la matrice du développement historique à l'intérieur duquel une histoire (un devenir) *peut* se développer. Si ce développement sort du cadre historial, alors le peuple entre dans le domaine de l'inauthentique. La sortie du cadre, ou l'impossibilité de se renouveler dans l'histoire sont ce que Maryse Dennes appelle d'un terme un peu technique « la conduite à saturation du processus historial ». L'histoire récente de l'Occident et de la Russie en contient deux tragiques exemples : le

1. L'épithète *historial* a été proposée par Henri Corbin pour traduire le terme *Geschehen* employé par Heidegger. Le *Geschehen* n'est ni l'histoire comme *réalité* historique du devenir (*Geschichte*), ni l'histoire comme *science* historique (historiographie), mais la *structure* de la réalité humaine qui rend possible le regard sur soi, c'est-à-dire « l'historicité d'un monde »

nazisme pour le premier, le stalinisme pour la seconde. La mission du philosophe des cultures est donc de dégager le cadre *historial* de la Russie en le confrontant à celui de l'Occident : préciser les origines, repérer les époques où ce cadre permet le développement de l'Être, déceler les périodes d'échec (sortie du cadre), préciser les différences entre les deux cadres et en tirer des leçons pour l'avenir. L'avenir : une fois que l'on a extrait le cadre historial, alors l'histoire devient un peu moins inintelligible ; et l'on aperçoit même comment l'avenir peut devenir prédictible.

Très tôt, les penseurs qui se sont interrogés sur la différence entre l'Occident et la Russie ont perçu qu'être Russe, c'était avoir une *autre* façon d'être au monde. Tchaadaev, puis Dostoïevski ont appréhendé ce mode d'être spécifique. Or Heidegger considérait que l'Occident, *et lui seul*, entretenait un lien privilégié avec l'Être ; parallèlement, sur des bases théologiques, la Russie a, elle aussi, prétendu détenir la vérité de l'Être. Pour Maryse Dennes, ces deux revendications ne s'excluent pas. Sa novation est de considérer qu'au sein d'un même « Logos », qu'il faut entendre ici comme *l'aptitude à ramener le divers à un Tout*, comme la saisie des modes divers de totalisation de l'étant, il y a place non pas pour une, mais pour *deux* modalités de l'Être. On ne parlerait pas de l'Être et d'une multiplicité des étants, mais, au sein d'un même horizon logocentrique, de deux modes d'être spécifiques. Le seul fait de poser qu'à travers la référence à un même Logos, il existe *deux* façons d'être par rapport au monde, restituée à la Russie, à la façon russe d'être au monde, son entière *dignité* : « Ce n'est pas parce que la Russie ne participe pas à l'histoire de l'Occident qu'elle reste inadaptée au monde. C'est parce que la Russie a son mode d'être spécifique dans l'histoire qu'elle se détermine par rapport au monde d'une façon qui ne correspond pas aux critères de l'Occident ». Autrement dit, le principe de Parménide n'est plus le point de départ du seul Occident.

Il est donc primordial, si l'on veut comprendre quelque chose à la Russie, à son histoire et à son présent, d'admettre qu'il n'existe pas une seule modalité de l'Être. Encore faut-il justifier cette rupture sur le plan philosophique. C'est donc à une critique de Heidegger que se livre Maryse Dennes, en montrant que le philosophe est resté limité à un seul mode de l'Être, fidèle à l'existence de la « chose en soi », dépendant d'une conception de ce qu'elle

appelle un « monde-déjà-là » posé hors de l'homme. Heidegger limitait à deux les étapes du devenir gréco-occidental : 1. la période grecque et médiévale, où la logique du langage commun s'accorde aux données de la perception ; 2. la période, initiée par Descartes, caractérisée par l'effort pour soumettre la réalité extérieure à la pensée calculante. Mais Heidegger n'a pas vu que le langage mathématique pouvait ne plus s'appuyer sur la forme de la réalité extérieure, mais prolonger son investigation au-delà des limites imposées par la perception. Or les développements de la science moderne tels que la physique ondulatoire et la mécanique quantique modifient totalement notre attitude vis-à-vis de la réalité extérieure. Avec ces sciences, on entre dans l'ère de la *cybernétique*. Selon que l'on choisit tel ou tel instrument de mesure, une même réalité se présente sous une forme corpusculaire ou sous une forme ondulatoire. Ce que montre Maryse Dennes, c'est que Heidegger n'a pas su tirer la leçon philosophique de la science de son temps et qu'on pourrait lui appliquer, à ce titre, ce que disait récemment Michel Serres de Jean-Paul Sartre².

Le philosophe qui a fourni les moyens de penser l'ère cybernétique est Husserl. La phénoménologie nie la possibilité d'un monde des choses en soi. Avec cette position s'ouvre la troisième période de l'histoire de l'Occident, qui n'a affaire qu'à des sciences aprioriques pour lesquelles « la perception d'une réalité extérieure faite de corps constitués [...] n'est plus considérée comme un premier donné incontournable ».

Mais quelles sont ces deux modalités de l'Être ? A partir de Platon, le principe de Parménide suppose un « monde-là » initialement opposé. Ce contexte engage l'humanité gréco-occidentale dans la « conciliation progressive avec le monde extérieur »³. L'idée novatrice de Maryse Dennes est de dégager l'*autre contexte*, « celui où, initialement, aucune réalité extérieure n'est donnée, et où le monde surgit spontanément en une forme totale ». Ici, la position originelle n'est pas la *conciliation* avec le monde extérieur, mais l'*adhésion-à-soi*. Autrement dit, dans ce deuxième cas, le regard ne se retourne sur soi (pour ouvrir la voie à la totalisation de

2. M. Serres, *Eloge de la philosophie en langue française*, Paris, Fayard, 1995, p. 50.

3. « Car on ne gagne d'empire sur la nature qu'en lui obéissant », disait Bacon, de manière caractéristique (*Novum Organum* [trad. M. Malherbe et J.-M. Pousseur], Paris, PUF, 1986, p. 182).

l'étant et donc à l'historicité) qu'*après coup*, alors même que cette position originelle qu'est l'« adhésion-à-soi » est *déjà* prise. Cette façon particulière d'être au monde « n'est pas fusion avec le tout du monde, mais elle est constant rejet de ce qui se donne comme la forme inévitablement détériorée de l'expérience initiale » ; elle n'est « ni totalement dans le monde, ni totalement hors du monde ; elle est dans cette alternance qui [...] permet à l'homme de rejeter la forme absolument totalisante du monde qu'il a lui-même projeté ». Les deux concepts centraux du livre sont ainsi construits ; du côté de l'Occident, l'*existence-conciliation* ; du côté de la Russie, l'*existence-adhésion*. Ainsi, au sein même de « notre civilisation logocentrique », une autre histoire est possible. Tel est le cœur de l'ouvrage : on a là une puissante conceptualisation de l'altérité russe. On voit qu'il a fallu à Maryse Dennes accomplir tout un travail sur la pensée de l'Être, et sur la pensée de Heidegger en particulier, dont le nazisme trouve ici une explication originale.

A la différence de Heidegger, qui continuait d'identifier l'essence de l'Être à la chose en soi, Maryse Dennes laisse la réalité extérieure sans détermination, et aperçoit que l'histoire grecque et occidentale est faite « des différentes déterminations fondamentales » de cette réalité. Ainsi, pour chaque époque, le Logos instaure « un cadre de vie où l'homme peut connaître, agir et créer ; définir ce que sont l'*Être*, le monde et *Dieu* ». Maryse Dennes insiste sur la *sélection*, par chaque époque, des données extérieures dont celle-ci a besoin. Ce faisant, elle introduit un « jeu », une « liberté » essentielle entre les modalités de l'Être. Pour elle, « notre situation première et fondamentale n'est pas, comme chez Heidegger, la quotidienneté du monde, l'environnement des *objets-sous-la-main*. Elle est une position absolument transcendante, libérée de tous les conditionnements mondains ».

C'est forte de cet appareil théorique que l'auteur est amenée à reconsidérer toute l'histoire russe. A la recherche du cadre « historial » russe, Maryse Dennes aperçoit déjà un mode d'être spécifique dans le christianisme de la tradition byzantine ; c'est cette tradition, réalisée par les Pères de l'Église, qui devait devenir « la base existentielle de la Russie ». Riche et diverse, rassemblée au XV^e siècle par Nil de la Sora (hésychasme) et, d'autre part, par Joseph de Volokolamsk, elle permet à la Russie, grâce à la complémentarité de ses composantes, de perpétuer son « histoire

réelle ». Mais le XV^e siècle est aussi celui de l'échec. L'affirmation de Moscou comme seule capitale de l'Orient chrétien induisit l'installation de l'Eglise dans le monde, donc l'abandon à ce qui a pris forme du monde et l'impossibilité, dès lors, de *relativiser le réel*. Cette lecture philosophique de l'histoire à travers l'analyse de l'Être fait apparaître que des époques telles que la tyrannie d'Ivan IV, ou encore le Temps des Troubles, sont induites par l'appauvrissement conceptuel, la *réduction* d'une tradition à un seul de ses éléments, ou encore par la perception des formes figées du monde comme seules possibles.

Maryse Dennes fait apparaître ici une symétrie intéressante entre Heidegger et Dostoïevski : les deux penseurs sont unis par la même volonté de « retenir coûte que coûte l'histoire de l'Être dans le seul horizon de l'histoire de l'Occident ou de celle de la Russie ». Ici, l'auteur touche aux racines de la prétention russe à l'universalisme. Entre le Temps des Troubles et l'époque actuelle, Maryse Dennes aperçoit une évidente similitude : dans un cas comme dans l'autre, la Russie, dans son rapport à l'Être, sort de son « cadre historial ». Quand elle s'ouvre à l'Occident à partir du XVII^e siècle, la Russie n'a pas encore pris conscience de sa façon d'être spécifique. Ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle, et surtout à partir du XIX^e, que les Russes se tournent vers certains penseurs occidentaux pour tenter d'exprimer une spécificité autre que celle de l'Occident. Aussi, très tôt, la Russie s'est-elle trouvée engagée dans le détournement, puis dans la perversion de sa façon d'être authentique. Cette vision du destin russe aboutit au renouveau de plusieurs interprétations : Gogol, par exemple, et sa tragédie de la création, dans son vertige final d'ascétisme et de sainteté, n'aspire qu'à une chose : « Pouvoir échapper à la contrainte du monde qui avait pris forme devant lui ». Cette même vision dégage avec un relief particulier les cas où l'histoire russe se répète effectivement : c'est que l'appareil conceptuel de Maryse Dennes donne ici des clés : ainsi, la faillite de la Russie, à la fin des Riourikovitchs, avait déjà été causée par un « détournement du mode d'existence de la Russie ».

Pierre I^{er}, qui fit de l'Eglise la servante du pouvoir, comprenait au demeurant, au moins intuitivement, le lien étroit qui unissait la religion en Occident et la façon de vivre des occidentaux : « la façon de croire en Dieu et la façon de vivre dans le monde ». La pé-

nétration de l'Occident brisa le *bloc existencial* de la Russie, induisant chez l'homme russe un « dualisme absolu ». On retrouve là Berdiaev, qui a le plus insisté sur le dualisme que traverse aussi bien l'homme individuel, dans son expérience spirituelle, et l'homme russe collectif au sein d'une histoire à fondement religieux.

Ici, Maryse Dennes formule plusieurs remarques particulièrement fines. Elle observe d'abord qu'« au moment même où les occidentalistes font tout pour que la Russie soit assimilée à l'Occident, ils font advenir, au sein du domaine politique et social, une façon d'être qui n'est pas celle de l'Occident ». Ils cherchent à formuler la raison qui fonde le donné du monde, la raison qui l'explique. Ils fournissent une « justification rationnelle découverte *a posteriori* » ; mais, en formulant ainsi l'idée qui s'adapte parfaitement au monde, ils figent en même temps le donné du monde ; ils en font l'unique domaine de l'humain. Les Occidentalistes, par conséquent — au contraire des Occidentaux — créent un « contexte de vie » fallacieux, qui suppose une présence au monde « totalement adéquate à l'idée qui la fonde ».

Face à ce contexte, la Russie a connu diverses tentations : la tentation anarchiste, qui vise à sortir du monde, à retrouver une situation hors du monde installé ; la tentation populiste, qui cherche à fuir le monde « pour réexpérimenter l'initial », dans l'espoir que, de cette épreuve, sortira une « nouvelle installation, plus authentique, plus adaptée à une façon d'être spécifiquement russe ». Le marxisme fait un pas de plus vers l'adéquation entre les formes de la société et la théorie sollicitée : cette adéquation est proclamée comme devant être parfaite : l'anarchisme, le populisme, le terrorisme voulaient d'abord échapper à l'idée ; le marxisme y adhère totalement. Le marxisme-léninisme dote la Russie d'un cadre théorique, scripturaire, analogue à celui qui avait formé le « bloc de la tradition byzantine ». La Russie est, sous le marxisme, « capturée, éloignée d'elle-même, figée hors de son existence réelle ».

La Russie actuelle est en crise, alors même que l'Occident est entré dans la troisième période (cybernétique) de son devenir. Dans ce « contexte de saturation du processus historial », l'art peut récupérer le processus existencial de façon définitive. On a là une idée intéressante qui fait voir que les périodes les plus brillantes de la

culture ne coïncident pas obligatoirement avec les périodes d'harmonie historique. L'art apparaît bien comme le lieu par excellence de « la persistance de l'humain », le seul moyen de maintenir les différentes modalités de l'Être, sans s'enfermer dans une seule. C'est sur cette note d'espoir que se clôt ce livre riche, dense, extraordinairement stimulant.

Le livre de Maryse Dennes nous apprend à *lire* le discours russe. Or cette lecture est d'autant plus délicate et trompeuse que les outils utilisés pour affirmer la spécificité russe sont généralement empruntés à l'Occident. C'est l'idéalisme allemand, par exemple, qui fut convoqué pour fonder la possibilité d'une époque qui affirmerait la suprématie spirituelle de la Russie. Le livre de Maryse Dennes délivre donc une leçon de rigueur, de prudence et de méthode : en repensant et dépassant puissamment la problématique de l'« emprunt », il renouvelle en fait toute notre approche de la différence.

Jean Breuillard
Université de Lyon III
Jean Moulin, Faculté des Langues,
département d'Etudes slaves